– C'est proprement incroyable, tu m'entends ? Incroyable !

Il pose le plat brûlant d'endives au jambon sur la table, secoue la main en grimaçant et envoie valser le gant de cuisine derrière le bar.

– Pourquoi ai-je attendu si longtemps ? reprend-il avec excitation.

Je ne réagis pas. Je le regarde nous servir maladroitement. Ses endives ont cramé. J'ai renoncé depuis longtemps à l'espoir de pouvoir m'alimenter normalement avec lui. Il manifeste une absence de talent confondant en matière de cuisine mais s'entête à vouloir préparer le dîner, mû par je ne sais quel sens du devoir. Je préférerais autant une pilule effervescente dans un verre d'eau…

Je lève les yeux dans sa direction :

– Et ça consiste en quoi exactement ?

– Comme l'enseignait Sigmund Freud : tu t'assois face à lui et tu lui racontes ta vie.

– C'est qui Sigmund Freud ?

– L'inventeur de la psychanalyse.

Je vous présente « Moi Je ».

Avant je l'appelais papa mais, franchement, je ne le reconnais plus. Alors c'est « Moi Je ».

Mon père n'est plus mon père. Mon père est devenu en quelques heures un être terriblement autocentré et ennuyeux. Traduction : papa vient de commencer une psychanalyse chez un certain Robert. Il affiche un enthousiasme qui lui donne un air bête. Surtout il ne parle plus que de lui.

– Mais tu ne devineras jamais ce qu'il m'a dit à la fin de la séance : « Vous tentez de tout contrôler. Vous ne lâchez rien. »

– Et niveau contrôle des endives au jambon, il a ajouté quelque chose ?

Moi Je s'assoit, absent. Il ne semble pas avoir fait cas de ma remarque, perdu qu'il est dans la remémoration délectable de son rendez-vous.

– « Il va falloir lâcher les rênes », a-t-il conclu. Et je l'ai quitté là-dessus. C'est incroyable…

Il reste le nez en l'air. Je ne comprends décidément pas un traître mot de ce qu'il dit. Je fonds sur mon assiette, espérant que nous en resterons là.

J'habite avec Moi Je depuis huit ans. La moitié de ma vie. Il a souhaité rester dans l'appartement que nous partagions avec ma mère. Celle-ci n'a pas cherché à parlementer, elle a accueilli la nouvelle avec soulagement, « Garde tout, du moment que tu me laisses filer », c'est un peu ce que j'ai cru lire dans ses yeux lorsqu'elle s'est jetée sur les annonces immobilières et a pointé du doigt un petit appartement à trois rues de là. « Comme ça, on pourra se voir autant qu'on veut », m'a-t-elle soufflé. Maman ne m'a pas demandé si j'hésitais entre la suivre et rester avec papa. « Je suppose que tu préfères garder ta chambre ? », a-t-elle simplement noté. Et cette question n'appelait pas de réponse. Alors j'ai gardé ma chambre. Et je suis resté vivre avec mon père.

Moi Je est écrivain. Il écrit aussi des films et des chansons. Je ne lis pas ses romans. Je pourrais même dire que je m'en méfie comme de la peste. Je me contente de tourner autour : *La route de Baya*, *Mon démon s'appelle Martine*, *Les vies de Mika*… Je ne lis

pas non plus les articles qui paraissent à son sujet. Je n'écoute pas plus les émissions où il est interviewé. Moi Je n'a jamais songé à s'en plaindre. Il clame partout que je n'aime pas lire. Moi Je a toujours été très fort pour trouver des arrangements avec la vie. La preuve en est : n'appréciant que très modérément sa famille, il a fait l'économie de me la présenter. Je ne connais donc ni mes grands-parents, ni mes oncles, tantes, cousins et cousines. « La famille de mon père ? Décimée en 1983 en passant la pointe du Raz. » Voilà ce que je dis quand on me pose des questions embarrassantes. Et de composer la tête chagrinée de l'objet fragile à qui on n'en demandera pas plus par décence et délicatesse. Parfois, ça n'arrête pas les gens mais j'ai appris à m'extirper des situations critiques avec un peu d'humour ; on attend de moi quelques larmes pudiques ou de longs récits larmoyants, je sers mes sarcasmes : « Rien n'est perdu, tout se recycle : mon père écrit des livres poignants grâce à notre tragédie familiale. C'est déjà ça. » Mes petites provocations enrayent toute curiosité mal placée. Dans le même temps, j'adresse de subtils signaux à mon père mais qui n'ont pas l'air de lui inspirer la moindre vapeur. Il entend mais trouve aussitôt un

raccourci pour fuir le message que je viens de lui envoyer.

Moi Je est écrivain, disais-je, et j'ignore ce qu'il met dans ses livres ; tout ce que je sais, c'est qu'il fait n'importe quoi dans la vie. Ma mère a subi ses ruades fantasques pendant huit ans. Désarçonnée, elle a tout d'abord consenti à n'être pas présentée à sa belle-famille, puis à faire un enfant dans la clandestinité. Ce faisant, elle n'a pas manqué de se remettre en cause : « Faut-il que tu aies honte de moi pour me tenir à l'écart de ta famille ? Ou tellement honte d'eux ? Mais quand bien même tu aurais honte, tu devrais avoir envie de me présenter si tu m'aimes, c'est animal, non ? Et ton fils ?! Je ne comprends pas, Jacques, réponds, je t'en prie, ce n'est pas normal ! » Ces paroles lancées en roue libre et qui n'ont jamais trouvé le moindre écho chez ledit Jacques, je les ai entendues toute mon enfance. Après s'être elle-même remise en cause, ma malheureuse mère a fini par tomber sur l'évidence et retrouver le droit chemin : elle a remis en cause son mari, puis son couple, estimant à raison que l'homme qui partageait son lit n'était qu'un aimable fou proprement invivable, et elle est partie.

Depuis, je me débrouille pour la voir le plus